

Pendant la pluie

LE CONTRASTE ÉTAIT COMPLET : dehors l'orage ; le vent ondulait des nappes d'eau, le toit de tôle sonnait comme sous une grêle. Dans la salle, pénombre dense, silence opaque, horloge lente, dormeurs.

J'attendais paisiblement la fin du mauvais temps, assis au bout d'une longue table de bois sombre. Après une journée de marche, la chaise de paille de ce vieux café n'était pas déplaisante. Une demi-bouteille de vin blanc et de la limonade me tenaient compagnie, sans parler de ma pipe. La pluie et le vent étaient trop violents pour durer longtemps. Et puis, quoi ! du temps où je marchais avec mes frères, c'était une sorte de tradition, presque de rite, que de s'arrêter chez le père Galland et de s'abreuver un brin avant de reprendre les vélos pour regagner la maison. Bien sûr, il n'y avait plus de père Galland, ni de frères, ni de vélos. Mais les montagnes n'avaient pas changé, et à peine le café. On montait au premier étage où il se trouvait par un escalier extérieur, jusqu'à une minuscule terrasse couverte d'un toit de tôle ondulée ; puis on entra dans la pièce unique, toujours sombre, ce qui n'est pas désagréable, les jours de grande chaleur. Trois grandes tables, une horloge en mélèze avec un pesant balancier de cuivre en forme de soleil. La patronne, assise sur une chaise, toujours en train de tricoter. En face de moi, un grand gars, sans doute désœuvré à cause de la pluie, en profitait pour dormir à une table, la tête posée sur ses avant-bras croisés. On ne voyait de lui qu'une tignasse ébouriffée, de

grosses épaules qui se soulevaient et s'abaissaient lentement, au rythme d'une forte respiration. Dans un coin à gauche, en contre-jour, un homme indistinct, auquel je ne prêtais guère d'attention, nonchalamment occupé que j'étais à regarder l'averse et les rideaux de pluie que le vent chassait l'un après l'autre. À l'intérieur, les bruits paisibles s'accordaient avec cette lassitude pas désagréable qui suit une bonne tirée dans les montagnes. Le battant de l'horloge oscillait, si engourdi qu'on le croyait toujours sur le point de s'arrêter ; le temps lui-même semblait ralenti, presque somnolent.

Un coup de tonnerre s'est longuement répercuté dans les montagnes. Il a paru décider l'homme, qui s'est levé de son coin et s'est approché sans hâte de moi, un verre de vin rouge à demi-plein dans sa main. Un vieux — enfin... un peu plus vieux que moi — de bonne taille, vêtu à l'ancienne façon : un large pantalon retenu par une taylorie d'un bleu passé, une veste de velours jetée sur les épaules, une chemise à raies, sans col, échancrée sur une toison blanche, un chapeau de feutre sans forme bien définie qui ombrail un visage boucané, brun, traversé de rides profondes, éclairé d'yeux curieusement pâles.

Il s'est assis en face de moi, avec un « Permettez ? » de politesse, mais qui ne semblait prévoir aucune objection. Je sentais qu'il n'était pas venu là pour parler de la pluie et passer ainsi un moment, mais qu'il avait quelque chose de précis à dire. Seulement la circonspection paysanne le retenait, et j'attendis sans faire d'ouverture, préférant le laisser mener le jeu à sa guise.

Il m'a d'abord demandé si je venais de passer par la montagne, ce qui n'exigeait pas de réponse, puisqu'en même temps il jetait un coup d'œil sur mon sac posé à terre, d'où émergeait la pique de mon vieux piolet : « Pas beaucoup d'excuses circulent par ici, et il y a de mauvais terrains, pas tant faciles pour ceux qui ne connaissent pas. » C'était

évidemment une suggestion un peu candide pour connaître l'itinéraire que j'avais suivi. Bon, après tout, pourquoi pas ? Rien de secret là-dedans, et la petite réticence qu'il percevait dans mes réponses n'était pas pour lui déplaire : on n'aime pas, ici, ceux qui expliquent tout, trop tôt et trop complètement.

Pendant que je lui répondais que j'étais monté au Tro-mas^a, redescendu sur la baisse du Framazier^b, puis, que j'avais suivi l'arête jusqu'aux Vettes^c, pour revenir ensuite par la Sèche sur Eaux-Chaudes, il hochait la tête, d'une façon qui traduisait de l'intérêt, et une certaine approbation. Il voyait que je connaissais les lieux — donc pas tout à fait un étranger — et cette arête lui inspirait du respect. Curieux, les gens de ces montagnes : ils éprouvent une répugnance presque craintive à suivre les crêtes, mais traversent sans hésiter, dans des marches de flanc qui sont de vraies courses tant ils avancent vite, d'effrayantes pentes de terre où je n'oserais m'aventurer. L'un d'eux m'assurait placidement que si l'on va très vite le pied n'a pas le temps de glisser. Et cela avec des souliers à clous ronds et un épieu sans pique !

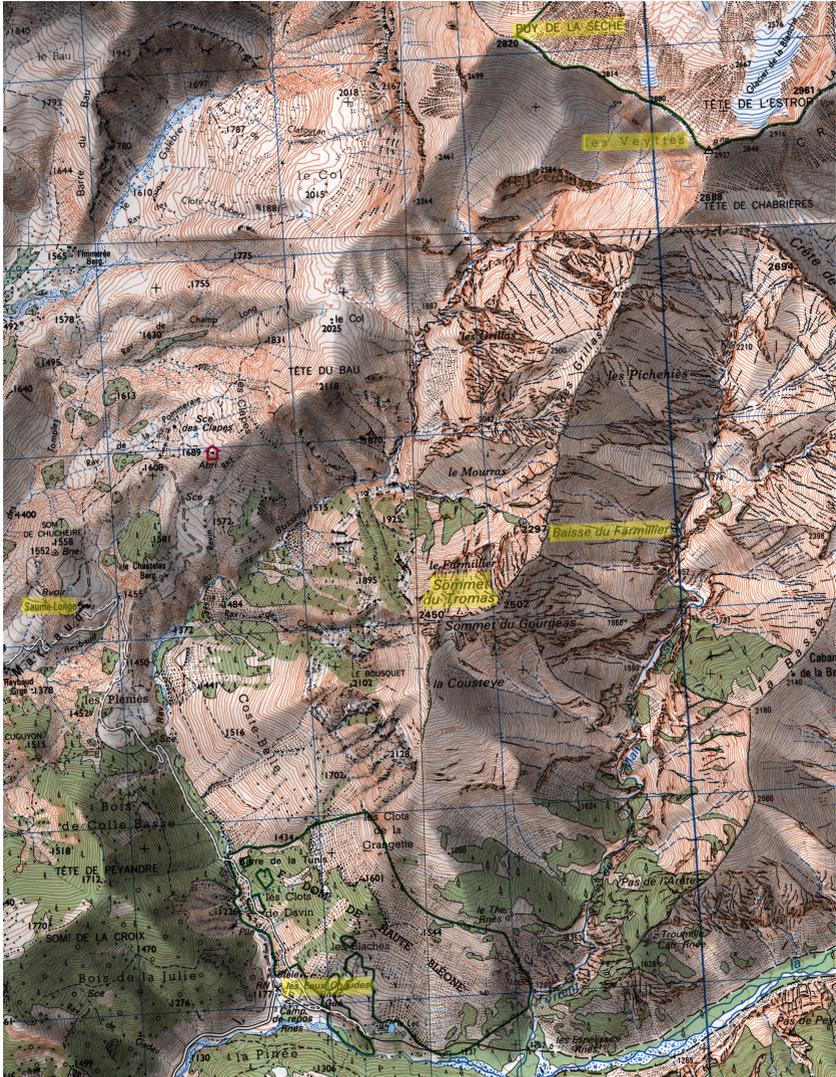
« Vous êtes passé à Saumelonge^d ? — Non, seulement à la cabane du Chastelas. — Vous vous y êtes jamais arrêté ? — Si, j'y ai même couché dans une fenièrre, il y a bien longtemps, plus de quarante ans. Le propriétaire m'en avait donné permission. Il habitait là avec ses deux fils. Mais ce jour-là il était seul. — Et vous avez mémoire de son nom ? — Bien sûr : il s'appelait Maurel. — Moïse ? ou Hilarion ? — Hilarion, jus-

a. 2502 m d'altitude, avant-poste de la Tête de l'Estrop, dans le massif des Trois Evêchés (voir la carte page 4).

b. Baisse du Farmillier sur les dernières cartes de l'I.G.N.

c. Vallon sous la tête de l'Estrop, Les Veyttes sur la carte I.G.N. N° 3439 ET.

d. Hameau de l'ancienne commune de Mariaud. Saume-Longe sur la carte I.G.N. N° 3439 ET.



Extrait de la carte de l'I.G.N. au 25 000^e N° 3439 ET

tement, un trapu, avec des cheveux blancs, solide comme un roc. Il s'était poliment excusé de me parler gavot, parce que, disait-il, « je ne saurais parler français sans dévirer ». C'était quelqu'un de la bonne vieille race. — Ça me fait plaisir de vous l'entendre dire, car c'était mon oncle. Il est défunt depuis longtemps. — Et ses fils ? — L'aîné, le Gaston a quitté le pays avant la guerre. Vous savez qu'à cette époque il n'y avait pas de route depuis Eaux-Chaudes à Saumelonge, pas plus que par Mariaud. Ça l'a dégoûté : il est parti en Algérie, comme plusieurs vers les années 38, en laissant au cadet, le Léon, la ferme et toute sa part de montagne, celle qu'on loue aux troupeaux de moutons qui viennent du côté d'Arles ».

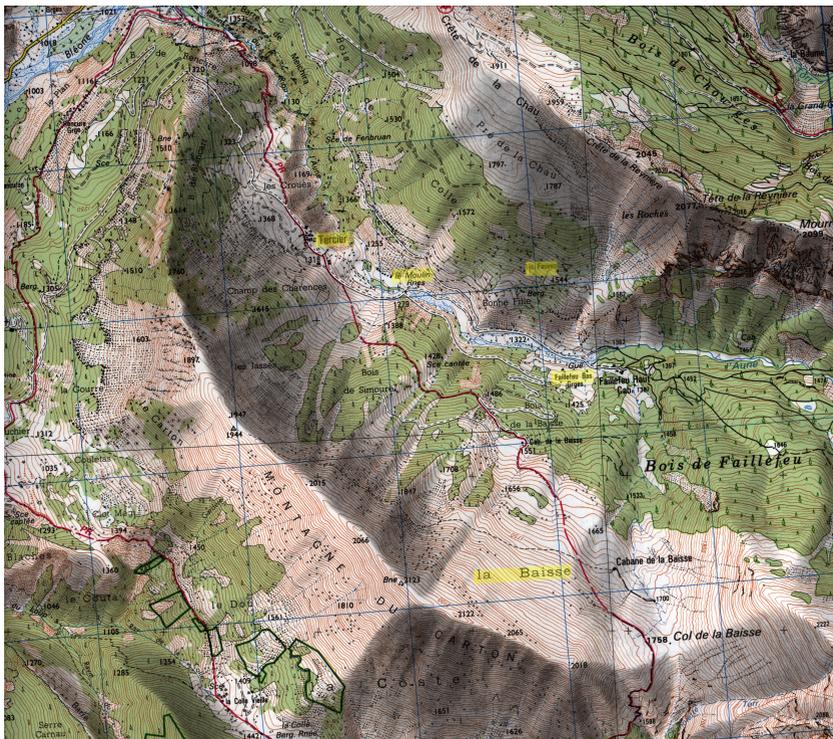
Un silence — seulement la pluie qui picotait le toit, l'horloge qui se parlait à elle toute seule. Tête baissée, il promenait son verre en petits cercles sur la table. Inutile de le presser : j'étais sûr maintenant qu'il avait quelque chose à dire. Pourquoi à moi, cet inconnu ? Justement parce que j'étais un inconnu et qu'il savait que je partirais tout à l'heure, dès le soleil revenu. Rabâchage d'ivrogne ? aucunement. Il était soucieux, très maître de lui ; ce verre de vin rouge entamé lui servait surtout de contenance ; il le fixait sans le voir pendant qu'il continuait à tracer des ronds sur le bois sombre.

Une minute tranquille passa ; puis il reprit son histoire : « Bien sûr, quand le Léon s'est trouvé tout seul là-haut, son père mort, son frère parti, il a réfléchi. C'est pas que la solitude nous fasse tant peur, à nous autres. Quand on garde un troupeau, on reste des fois deux mois sans voir personne ; juste les moutons, les deux chiens, la cabane. Vous avez dû voir ça. Mais là, seul comme il est pas possible. Personne, je vous dis, personne. Un hiver si long qu'il lui semblait éternel. Il parlait tout haut, pour se sembler moins seul. Mais ça ne fait pas le même effet que quelqu'un de vivant, et des fois, même, il prenait peur à entendre le son de sa voix dans le grand silence de la neige sur les montagnes. Pas une femme

n'aurait accepté de vivre là-haut, si loin du monde, à trois heures de marche du premier village. Avec la nuit qui tombe vite, dans les mois de décembre, il n'avait plus qu'à s'asseoir devant la cheminée. Bien sûr, le feu tient compagnie, chacun le sait. Mais il se prenait à sursauter quand une bûche craquait en flambant, et il se rendait bien compte que ce n'est pas bon d'être anxieux quand les bruits les plus naturels paraissent chargés d'une menace. Si seulement on savait laquelle... »

Il se taisait, ruminant un moment en lui-même, hochant la tête avec lenteur. On eût dit qu'il revivait des frayeurs particulières à évoquer celles d'un autre ; et soudain : « Vous connaissez Tercier ^a ? — Oui, j'y suis passé, en montant vers Boules et le Denjuan. » Où voulait-il donc en venir ? Ah, ces paysans des montagnes, qui ne mènent jamais un récit tout droit ! Mais quoi ! il pleuvait toujours aussi fort et je n'avais rien de mieux à faire qu'à l'écouter. « Entre le moulin ruiné de la gorge et le village de Faillefeu-bas, il y a un replat. — Oui, au pied de la montagne de Carton. — C'est ça, je vois que vous êtes au courant du pays (avec un regard approbateur de ses yeux pâles). Eh bien, il a eu connaissance d'une petite ferme abandonnée, au lieu dit les Fauves, en face du bois de la Colle, juste avant la crête du Défends. La vallée est bien orientée, du levant au couchant, pas tant loin de Prads, et vous savez qu'on y a ouvert une route forestière. On en demandait pas cher, et, avec quelques réparations, la maison ferait l'affaire. Bon, il s'est décidé, et une fois décidé, il s'est installé en moins de rien. Ça pouvait aller. À deux cent mètres de chez lui, en amont, il y avait la maison de Roux, Roux Julien, avec sa femme, la Louise. Lui, pas bien causant, dans la quarantaine, dur au travail. Pas bien causant, mais nous autres, ça ne nous dérange pas, au contraire.

a. Hameau de la vallée de l'Aune, commune de Prads (voir la carte page 7).



Extrait de la carte de l'I.G.N. au 25 000^e N° 3439 ET

La Louise, tranquille, plutôt gentille, semblait bien s'arranger de son mari ; l'âge en rapport, pas d'enfants, une bonne ménagère. Avec le lait de ses chèvres, elle faisait des fromages qu'elle allait vendre à Prads, une fois la semaine. Lui, il coupait du bois, du côté de Faillefeu, où le tracteur allait le chercher. Des fois, il menait ses moutons vers la Baisse, et il couchait alors à la cabane d'en haut. C'est de là qu'est venu le malheur. »

Et le voilà de nouveau silencieux. Sainte Patience ! Fallait-il l'aiguillonner un peu ? J'ai essayé : « Quel malheur ? Est-ce qu'il s'est décroché, ce Julien ? — Oh non ! Lui, il est toujours bien vivant. Enfin... si l'on peut dire. Car on pense, des fois, que c'est peut-être pire que d'être mort. Au moins, là, on est tranquille. » De nouveau, ce hochement de tête méditatif.

Puis : « Pendant un temps, tout a bien été : le Julien montait à la cabane avec son troupeau, ou allait faire du bois, en-dessous de la montagne de Boules. Léon travaillait à sa ferme, plutôt proprette maintenant. Il avait établi un jardin potager, entouré d'un enclos pour empêcher les moutons du Julien d'y goûter, quand ils suivaient le chemin pour monter à la cabane de la Baisse. Ce chemin traversait la terre du Léon, mais il ne disait rien, parce qu'il y avait droit de passage pour le voisin, comme c'était marqué dans les papiers que lui avait lus le notaire au moment de la vente. Pas plaisant, bien sûr, de voir son bien coupé en deux par le chemin. Mais rien à dire, n'est-ce pas ? La loi était là, il ne disait rien ; sauf qu'il trouvait que le Julien, sauf votre respect, lui faisait la gueule pour le narguer, chaque fois qu'il passait son troupeau par là. Et ce sont des choses qui, ajoutées les unes aux autres, finissent par user la patience. Enfin, bon, quoi faire ?

Et voilà qu'au début de l'année dont je vous parle... » (Quelle année ? Il n'en avait rien dit, et pour moi cette histoire si bien définie par les lieux^a restait bizarrement intemporelle) « ... Au début de Juin, donc, voilà que le Léon doit descendre quelques jours à Digne pour régler l'histoire d'un petit héritage, venu d'un cousin éloigné qui habitait aux Grillons, du côté de Mallemoisson^b, si vous connaissez ? » Et sur un signe de tête affirmatif de ma part : « Bon, le voilà rendu à Digne par le car. Faire un tour en ville ne lui déplaisait pas : il avait des bricoles à acheter, vêtements, outils, et il jugeait que l'héritage compenserait, et au-delà, ses achats, son voyage et son séjour. Tout se passe comme il l'avait imaginé, et il revient par le car, en fin de

a. En apparence seulement : la carte page 7 montre « Les Fauves » sur la rive droite de l'Aune, alors que tout le reste du texte suggère la rive gauche.

b. Dix kilomètres en aval de Digne, rive droite de la Bléone.

semaine, plutôt content, avec son ballot d'affaires. Il le laisse chez Galland, sachant que le tracteur forestier le lui montera à son prochain voyage, et il reprend tranquillement le chemin de Faillefeu. Il faisait grand beau, pas pressé, il marchait en tirant sur sa pipe. Vous avez dû remarquer : c'est toujours au moment où tout va pour le mieux que tombent les gros ennuis. » Nouveau hochement de tête, de mon côté.

« Il arrivait à sa ferme. Qu'est-ce qu'il voit tout d'un coup qui lui saute, comme qui dirait, à la figure ? À côté du chemin de la cabane de Baisse, sur son terrain, une espèce de cabanon, tout de guingois, fait de vieilles planches et couvert de tôles rouillées, agrafées ensemble par des morceaux de fil de fer. Le choc que ça lui a produit, c'est des choses qu'on ne peut pas dire. Il semble pas, mais. . . »

Sur quoi mon étonnement me poussa à l'interrompre : « Pas bien grave ; la place ne manque pas en montagne. Et même si ce cabanon n'était pas beau. . . » Il a frappé la table de son poing serré, si fort que la patronne lui a jeté un coup d'œil bizarre par-dessus son tricot. « Vous ne comprenez pas. Beau ou laid, la question n'est pas là. Il s'agissait de son terrain, de son terrain à lui, vous m'entendez ? Vous autres, vous ne savez pas ce que c'est que d'avoir une terre, on y tient comme à son propre sang. Personne, et je dis bien, personne n'a le droit d'y toucher sans permission, c'est sacré ; le paysan est maître chez lui. C'est une chose qu'on ne peut pas aller contre. Le Léon était dans sa raison. Tout le monde l'a dit, tout le monde vous le dira. Et il a tout de suite compris que c'était un coup du Julien. — Eh bien, il n'avait qu'à aller le voir, tâcher de discuter avec lui ? — C'est ce qu'il a fait ; et pas sous le coup de la colère ; non. Par prudence il n'y est allé que le lendemain, pour traiter les choses tout plan. Il le trouve qui fendait des bûches devant sa porte : « C'est toi qui as monté ce cabanon ? — Pour y mettre des outils. Et alors ? — Mais c'est sur mon terrain, tu n'as pas le droit.

— Comment, pas le droit ? tu déparles. — Je déparles pas : droit de passage, oui, mais pas de construire sur de la terre à moi. — Pas plus à toi qu'au pape : quand il y a droit de passage pour un (mon père avant, maintenant moi), après trente ans ça lui appartient. C'est la loi. Et content ou pas content, c'est le même prix. » Et il se remet à fendre ses bûches, en tournant un dos malgracieux. Que voulez-vous discuter avec un pareil sauvage ? Bon ; le Léon retourne consulter le notaire, parce que le garde voulait pas s'en mêler : « C'est un point délicat, que répond le notaire en se grattant le nez. Il faudrait aller en justice, plaider, dresser un procès, sans être vraiment assuré de le gagner. . . Réfléchissez. Mais en attendant gardez-vous surtout de toucher à cette construction : pour le coup, vous vous mettriez dans votre tort. »

Alors le voilà revenu chez lui, qui n'était plus tout à fait chez lui. De procès, il n'en voulait pas. Nous n'aimons pas ce genre, nous autres. On sait trop bien qu'au bout du compte les gens de loi y trouvent profit, mais pas le plaignant. Et que faire ? Oh, il n'était plus seul à présent : il avait toujours avec lui sa colère comme compagne ; et ce n'est pas une bonne chose. Il se rongait les sangs ; de la fenêtre de sa cuisine, il voyait ce maudit cabanon qui le narguait, laid, tout cabossé. On aurait dit qu'avec sa porte de travers il riait, d'un vilain rire, comme pour signifier : « On t'a bien eu, hein, Léon ? Rogne à ton aise ; tu ne peux rien faire d'autre. » C'était plus une vie, je vous dis. On ne peut pas se nourrir de sa rancœur, c'est elle qui vous dévore.

Tout l'été se passe ainsi, et voilà, pour lui faire encore plus poids sur le cœur, les grandes pluies de la Saint Michel. Un peu comme maintenant. » Et en effet : l'averse, un instant accalmie, redoublait de violence, comme des grains de plomb sur le toit de zinc. Il soupira lentement, puis reprit, avec un effort visible : « Alors vient une éclaircie, et le Léon en profite pour monter de l'autre côté de la vallée, vers le Défends, où il

avait une petite coupe. Il travaillait depuis un bon moment : pour soulager son dos, il se redresse, s'étire, et quelque chose accroche ses yeux, sur le versant de Carton, sans qu'il sache d'abord ce qu'il y a de pas normal. Il regarde mieux, appuyé sur sa cognée. Ah, ça y est : à deux, trois cents mètres plus haut que sa terre, une barre de rochers presque blancs. Bon, elle y a toujours été. Mais il voit sur toute la hauteur de la barre une traînée noire, et, presque au pied, une tache jaune. Il va à sa musette prendre son porte-vue, comme nous en avons tous un, pour chercher un mouton perdu, ou guetter le chamois, quand on le traque avec un de ces Mausers que nos anciens ont rapporté de la grande guerre. » Il voulait dire la première ; ceux des montagnes ne la nomment jamais autrement. Et je me souvenais que le berger de la Sèche m'avait exhibé avec fierté une vénérable longue-vue télescopique, en cuivre bosselé, avec laquelle il aimait regarder « le pays petorsque ». Il répétait complaisamment ce néologisme pour mieux le savourer, et ajoutait même un étrange superlatif de sa création, « torsque petorsque ».

Mais mon homme reprenait le cours de son récit : « Il regarde donc avec son porte-vue, grâce à quoi il comprend tout de suite. De par les grosses pluies, l'eau n'a plus suivi son cheminement ordinaire, qui est d'entrer dans le sol. Il s'est fait un ruisseau qui a coulé tout au long de la barre, ce qui a causé cette traînée noire. Si bien qu'au pied de la barre, où il devait y avoir une fente depuis bien longtemps, des morceaux se sont détachés, et là où apparaît le rocher frais, c'est la tache jaune. Faudra y faire un tour, pour voir s'il y a risque d'éboulement. Ce qui le fait penser brusquement... Et vite, avec son œil, il tire un trait qui part de la tache en suivant toute la pente. Non — et il respire de soulagement : sa maison ne risque rien ; le trait tombe à plus de deux cent mètres sur la gauche, tombe (il reprend son porte-vue) tombe... droit sur le cabanon. »

Il s'arrêta encore, le temps de quatre battements de la grosse horloge. Il m'agaçait avec ses pauses — d'autant que je croyais deviner la fin de l'histoire. Je ne pus m'empêcher d'intervenir : « Eh bien, c'était un coup de chance, pas ? » En voilà une histoire pour un cabanon, probablement abîmé par quelques cailloux. Cette fois, j'eus droit à un regard glacé. Je l'avais vexé, et il se redressa un peu, comme s'il allait se lever et partir. Mais non : à nouveau il baissa la tête et je ne vis plus que le bord de son chapeau. De là-dessous sortait sa voix, curieusement blanche, maintenant : « Vous appelez cela un coup de chance ! vous ne pouvez pas savoir, vous. Oh, c'est ce que le Léon a pensé sur le moment, lui aussi. Il ne toucherait pas au cabanon, puisque c'était défendu. Mais des pierres qui tombent de sous la crête de Carton, ça arrive, et ce n'est de la faute de personne. Qui viendrait l'accuser lui ? On sait bien que les choses de la montagne on ne peut rien contre. Bon, et il en souriait d'aise à l'avance. Mais peut-être qu'en allant sur les lieux mêmes, au pied de la barre, on verrait mieux comment cela se présentait ; et peut-être aussi qu'on pourrait donner un coup de main pour aider la montagne. L'important était de ne pas être vu ; donc d'y aller au soir tombant, quand chacun est rentré dans sa maison pour tout ce qu'il y a à faire avant la soupe. D'autant que la pluie n'allait pas tarder à recommencer et empêcherait la vue par son rideau.

Ainsi il est redescendu à sa maison, il a attendu la venue du soir, en fignant son plan. Et quand il regardait par la fenêtre vers le cabanon, il lui parlait tout haut, comme à une personne : « Oui, tu peux rigoler, ordure. C'est bien la dernière fois. Je te dis que tu vas y passer, et pour de bon. » Sa haine le rendait fou, je vous dis. Et vers les six heures du soir, la pluie reprend, comme il l'avait prévu. Il se met un vieux sac à grain sur la tête, il prend une barre à mine, pour s'il y avait à arranger le terrain, là-haut, et le

voilà parti, faisant un détour pour que le Julien ne le voie pas monter vers la barre.

Qu'est-ce que c'est, pour nous autres, trois cents mètres à monter ? Il est vite rendu à l'endroit de l'éboulement. Sur trente pas de large, peut-être, le rocher s'est pourri, et des blocs de toute taille se sont détachés, prêts à débouler pour certains, d'autres encore retenus. Il a tôt fait de trouver ce qu'il cherchait : un rocher à peu près gros comme une caisse de tombereau, dans les quinze quintaux, à vue de nez. Debout sur un angle, coincé par des parpaings, assez gros, assez nombreux pour qu'il reste comme ça, bien en équilibre. Il regarde de près, tâte même en-dessous avec sa barre, essaye de le pousser un peu. Rien. Tel qu'il est, pas de risque qu'il déboule ; solide comme Baptiste ; il peut attendre des années. Et ça ne fait pas l'affaire du Léon. Mais il l'avait prévu. Pourquoi donc la barre à mine ?

Creuser la terre laisserait des traces. Mauvais. Mais si l'on enlève les morceaux qui retiennent, doucement, les uns après les autres, qui donc en saura jamais rien ? Et il s'y met, sous la pluie qui tombe toujours, tâtant les blocs, bien soigneusement, les roulant de côté, un à un, pour laisser libre passage au gros. Le temps que ça a duré, on ne peut le dire. Il est couvert de boue, à la fin, les mains abîmées à force de peser sur la barre en levier, et la crainte de se laisser prendre par un nouvel éboulement, et l'idée de ce qui va se passer qui le rend comme fou. Et peut-être même qu'il l'était déjà avant ; allez savoir.

Tant y est qu'à la fin le rocher ne tient plus que sur sa pointe. Quand il le cogne de la barre, il le sent vibrer, tout prêt à sauter. Il n'y a plus qu'à lui donner élan. Alors il passe par-derrrière, file sa barre dessous, l'appuie sur un bloc pour faire levier, tourne encore une fois autour du rocher pour bien calculer la direction. Par un fait exprès, pas d'arbre jusqu'au cabanon, puisque rien ne pousse dans les éboulis.

La trouée est déjà tracée, ça va marcher ; il le voit bien, la pluie ayant cessé, et encore un reste de jour. Il revient à la barre et donne toute sa force. Tant pis si les veines lui pètent. Une fois, deux fois, et le rocher commence à osciller ; à peine, mais on le voit. Il continue de plus belle : à la sixième pesée, le rocher penche en avant, hésite, revient un peu, et tout soudain, hop ! il commence à rouler, prenant la pente, de plus en plus vite. Le Léon s'est jeté derrière un gros bloc qu'il avait repéré ; personne ne le verra, juste ses yeux qui passent, et le sac qu'il a sur la tête est tant mouillé qu'il a pris la couleur du rocher.

Pendant ce temps, le rocher, emballé, fait comme ils font tous : il ne roule plus tranquillement, mais il part en grands sauts, tournoie en l'air, retombe avec un coup sourd, rebondit, droit comme un vol d'oiseau dans la direction du cabanon. Alors... »

Sa voix s'étrangla brusquement ; il toussait, se tortillait un peu sur sa chaise. Un silence, où de nouveau dominait le bruit monotone de la pluie. Enfin, avec un effort visible, il reprit : « Qu'est-ce qui s'est passé ? on ne le saura jamais trop bien. Peut-être une arête de schiste, ou un bloc qui aurait émergé à peine des terres noires, ou une gerçure dans la pente... Toujours est-il que, tout par un coup, le rocher hésite, rebondit, et repart de plus belle, mais de travers, cette fois, en plein vers la droite. Il y a là un rideau de jeunes mélèzes : il passe à travers comme si c'était de l'herbe, sans même ralentir. Juste un craquement, trois arbres couchés par terre, et il fonce, droit maintenant, mais droit sur la ferme du Julien — plus exactement sur l'étable.

Le Léon regarde ça, le cœur arrêté, la bouche ouverte sur un cri qui ne sort pas, à demi-redressé, avec les bras qui pendent, refusant d'y croire. Il semblait que tout soudain s'était ralenti, que le temps se traînait, mais sans qu'on puisse le faire revenir en arrière. Un dernier saut — on aurait dit

joyeux —, le rocher tombe sur le toit ; il le crève sans bruit comme si c'était du papier journal. Puis, rien. Plus rien n'a bougé. »

« Et alors ? » Il parlait si bas maintenant que je peinais à l'entendre. « Dans l'étable, il y avait les chèvres ; oui. Mais il y avait aussi la Louise en train de les traire. » Il s'arrête encore, méditant : « Quoi faire ? Une fois les choses arrivées, on ne peut plus aller contre. C'est comme ça. Après l'enterrement, les gendarmes de la Javie sont venus faire enquête, l'enquête ordinaire quand il y a eu mort d'homme. Sauf que là c'était une femme, et gentille, honnête, travailleuse ; tout, quoi ! L'enquête a été vite bouclée : éboulement de rochers après les pluies, à un endroit où ça devait parfois se produire ; la preuve étant que les anciens n'avaient jamais bâti là. Et l'expérience des anciens, dans la montagne, il faut la suivre, elle ne se trompe jamais. Bref, les gendarmes ont remonté la pente en suivant les traces du rocher. C'était facile : il avait laissé des marques aussi fortement griffées dans la terre mouillée que les pieds du diable. Ils ont vu qu'à un point donné le rocher avait déviré, alors qu'il descendait, jusque-là, tout droit de l'éboulement. Pas la peine de chercher plus haut : ils ont regardé de loin la tache jaune, puis ils sont repartis faire leur rapport : clair comme le jour, accident imprévisible, bien proprement écrit noir sur blanc. Mais cette écriture n'a pas ressuscité la Louise.

Bien naturellement, le Julien n'a pas pu se supporter là, tout seul, à regarder son étable écrasée. Ce qu'il y avait en-dessous, ce sont des choses qu'il ne faut pas voir, ni dire, ni même penser. Alors il est parti, il a quitté le pays pour se faire journalier dans la plaine, travailler pour les autres dans les vergers du côté d'Oraison^a. Vous pensez bien que personne n'aurait voulu acheter la ferme du malheur, comme on l'appelle maintenant. On se disait qu'il y aurait peut-être

a. Village de rive gauche de la Durance, entre la Bléone et l'Asse.

un nouveau dérochement. Et finir en bouillie, comme cette pauvre Louise, ce n'était pas une mort de chrétien. Nous autres des montagnes, on n'oublie jamais. Alors maintenant tout ce lieu-dit avant Faillefeu est abandonné. Seulement des pierres et des orties, des toits déjà demi-ruinés.

Et Léon n'a pas été soupçonné ? — Qué soupçonné ? Les rochers étaient tombés à cause des pluies ; tout le monde l'a trouvé évident. Et pourquoi en aurait-il voulu à la Louise que, comme tout le monde, il trouvait avenante ? Non, personne n'a pensé qu'il puisse être autre qu'innocent. Personne, — sauf lui. »

Il se tut ; l'horloge battait plus fortement. Non, c'est que la pluie perdait sa violence, et le ciel s'éclaircissait sensiblement. Comme s'il l'avait perçu, le grand gaillard qui dormait appuyé sur la table leva la tête, se mit debout et, tout bâillant, alla regarder par la fenêtre. Mon homme, lui, ne disait plus rien ; il avait recommencé à promener en petits cercles le verre qu'il n'avait toujours pas bu. L'histoire devait être terminée. J'allais lui demander comment il en pouvait aussi bien connaître les détails, mais je restais coi, haussant moralement les épaules devant ma propre stupidité. D'ailleurs, il parlait, maintenant, ou plutôt il se parlait, m'ayant oublié, semblait-il.

« Auparavant, quand il était seul avec sa colère, c'était dur, mais en un sens cette colère le nourrissait. Tandis que seul avec son remords... personne ne peut comprendre. Bien sûr, il n'avait jamais voulu tuer la Louise ; pour tout l'or du monde, il n'y aurait même pas pensé. Et il ne l'avait pas fait de ses mains ; le rocher avait tourné tout seul, hors de sa volonté. Mais la Louise, sans lui, serait toujours vivante. Dire qu'il ait eu beaucoup de peine pour le Julien, non ; ce serait aller contre la vérité. Mais elle, blanche de tout, elle qui avait payé de sa vie pour cette haine... On ne met pas en balance une créature du Bon Dieu et un cabanon. Le

Léon ne s'est jamais pardonné. Il a tout quitté, lui aussi, a fait berger, puis journalier, des bricoles, quoi, parce qu'il est vieux maintenant et au bout du rouleau. Mais ce n'est plus une vie, non, plus une vie. Il paye, lui aussi, et dur. »

Brusquement, il a relevé la tête, m'a regardé bien droit et a paru me découvrir, presque agressivement, comme s'il regrettait de m'avoir parlé; puis il s'est tassé à nouveau, et d'une voix fatiguée : « Vous avez dû lire, vous ; d'après votre semblant, je dirais que vous êtes instituteur, ou quelqu'un qui a étudié. Vous savez que dans les livres les gens meurent de chagrin. Ce n'est pas vrai, monsieur : on ne meurt pas de chagrin, on en vit, et c'est mille fois pire. »

D'un seul coup il s'est levé, laissant son verre à demi-plein sur la table ; il a quitté la pièce sans un mot, ce qui m'a surpris, tant cette sortie muette était étrangère à l'inflexible code de la politesse paysanne. On a entendu ses souliers à clous qui descendaient l'escalier. Drôle d'histoire. Ou plutôt, à la réflexion, pas drôle du tout.

La pluie avait cessé, le soleil réapparaissait. Il était temps de partir, en payant mon dû à la patronne. Pendant qu'elle me rendait la monnaie, son tricot posé sur la table, elle m'a dit sans me regarder : « Il vous a conté l'accident de la Louise, pas ? Deux ou trois fois l'an, il faut que ça sorte, avec quelqu'un qu'il ne connaît pas, et qu'il refusera de reconnaître si jamais il le rencontre encore. Il s'est trouvé que c'est tombé sur vous, aujourd'hui. Bizarre bonhomme que ce Léon. — Parce que c'est lui, Léon Maurel ? — Bien sûr ; qui voulez-vous que ce soit ? — Et elle est vraie, toute cette histoire ? — Bien sûr, encore. La pauvre Louise a défunté comme il a dû vous le dire. Il a été un des premiers à essayer de la dégager. Enfin, pas de la dégager, mais, sauf votre respect, d'essayer de remplir un drap avec... Bref, de ce qu'il a vu, de ce qu'il a été obligé de toucher avec ses mains, la tête lui a viré, comme de trop naturel. Il n'a plus jamais été le même.

— Mais est-ce qu'il a vraiment... je veux dire, est-ce qu'ici on est de l'avis des gendarmes ? » Cette fois, elle a relevé la tête et m'a regardé bien droit, avec ses yeux gris de vieille femme solide : « Nous autres, nous ne mêlons jamais les gendarmes à nos affaires. Tout ce qu'on connaît, c'est le malheur qui est tombé sur la pauvre Louise. Et il y a autre chose, que Léon n'a pas dû vous dire : sitôt parvenu à l'étable, il a écarté le Julien, qui était comme changé en pierre. Il l'a donné à Roux et à sa femme, la Solange, qui étaient encourus de Faillefeu-bas, pour qu'ils l'emmènent et le gardent. Et puis, il a tout fait seul, selon sa volonté, repoussant les autres. Il a déblayé les poutres du toit, les morceaux de mur ; il a travaillé le maudit rocher, tout seul, avec un cric et des barres. Et, je vous le dis, avec ses mains et pas autrement... Comment faire ? Vous vous doutez de ce qu'il a vu. Il n'y a que cela de sûr. Le reste... — Avec le brouillard rouge qui est tombé sur son esprit, peut-être qu'il s'est imaginé avoir poussé le rocher. Peut-être qu'il l'a fait vraiment. Et peut-être pas. Ni vous ni moi ne le saurons jamais. Et ce n'est pas notre affaire, pauvres de nous. C'est entre le Bon Dieu et lui. Sans doute que le Bon Dieu est meilleur que vous et moi. Sinon, qu'est-ce qui vaudrait la peine ? Alors, son histoire, sans vous commander, vaudrait mieux pas la répéter. Ça pourrait lui donner tort ; et croyez-vous pas qu'il a déjà sa charge de malheur plus qu'il n'en peut porter ? Et qu'il pense peut-être que c'est sa punition de la raconter ? À vous revoir, Monsieur, et bon retour. »

Sur le pas de la porte, je me suis arrêté un instant ; le soleil brillait — sur Faillefeu comme ailleurs. Quelle vérité éclairait-il ? Non, la patronne avait raison : pourquoi chercher à juger ? De la terre mouillée, des arbres, montait ce délicieux bouquet d'odeurs qui suit la pluie. Sur le balcon, des roses rouges se redressaient, encore chargées de lourdes gouttes.

Un temps pour aimer, et un temps pour haïr. Ainsi va

la vie. Mais la haine est bien lourde à payer. Léon n'était plus là ; peut-être remonté vers les hauteurs, seul. Je suis redescendu dans la vallée, seul aussi.

Je ne l'ai jamais revu.